

LE MENEESTREL

4789 — 90^e Année — N^o 6.



Vendredi 10 Février 1928

DU PROGRÈS EN ART

SOCRATE. — Ne remarques-tu pas le mal dont l'étude de la dialectique est atteinte de nos jours et les progrès qu'il fait ?

GLAUCON. — Quel mal ?

SOCRATE. — Elle est pleine de désordre.

GLAUCON. — C'est bien vrai.

PLATON. — *L'État ou la République*, livre VII.

Tu m'as fait infini, tel est ton plaisir.

... Mon cœur aspire à se joindre à ton chant.

RABINDRANATH TAGORE. — *L'Offrande lyrique*.



QU'ON le veuille ou non, on ne peut avoir de conceptions claires qu'appuyées sur des idées générales, et, les idées générales étant elles-mêmes des expressions de ce que ne saisit point l'intellect, il faut, qu'on le veuille ou non, s'appuyer sur l'inconnu. On n'échappe pas à ce qui englobe tout. Qui croit pouvoir se passer de l'inconnu construit dans le vide, et son œuvre ne dure point.

Tel primaire prétend, par exemple, que l'art est en progrès. Cela, rigoureusement, ne signifie rien si l'on n'a pris soin tout d'abord de définir ces mots : art et progrès. Pourquoi l'art ? quelle est sa place dans la vie ? Voilà la première question. Quelle est la nature du progrès ? Voilà la seconde. Et l'une et l'autre sont reliées à cette immense question fondamentale : Qu'est-ce que l'homme ? Si l'on n'a point d'opinion sur ces problèmes, comment oser choisir entre ces deux visions : un coucher de soleil et un pare-brise ?

J'aurai la paresse inélégante de me citer moi-même.

« Le moi pensant doit parvenir à comprendre la création au centre de laquelle il vit. Il doit résoudre la triple énigme, c'est-à-dire, par sa sensibilité, s'élever jusqu'à la perception de la Beauté, par son intelligence, s'élever jusqu'à la connaissance de la Vérité, par sa volonté, s'élever jusqu'à la réalisation du Bien ; car tel est le triple but proposé à sa triple activité.

» Dans la société humaine, ces trois efforts vers ces trois idéals se concrétisent en ce que nous avons coutume d'appeler l'art, la science et la religion. *Qu'est-ce en effet que l'art, sinon la recherche du Beau, le désir de le créer ? la science, sinon la recherche du Vrai, le besoin de le comprendre ? la religion, sinon la recherche du Bien, la volonté de le réaliser ?* » (1)

Et le progrès ? Existe-t-il ? Me suis-je déjà inquiété de ce mot ? Oui.

« Si, ai-je avancé, par progrès l'on entend le succès progressif de l'âme qui conquiert petit à petit son être total et réalise en lui, par la maîtrise des forces inférieures, l'idéal de beauté, de vérité et de bonté, c'est parfait. Si, au contraire, on a en vue le progrès des machines qui se font toujours plus rapides, toujours plus complexes, toujours plus tyranniques, progrès de

tout ce qui n'est pas l'homme, illusion mortelle. » (1)

Or il semble bien que, si, de tous temps, un grand nombre d'individus, obscurs ou célèbres, et consciemment ou non, ont adopté cette conception du progrès que j'ai tenté de définir, la foule, depuis surtout deux siècles, l'a complètement perdue de vue et s'est enfermée de plus en plus dans l'« illusion mortelle ». La foule, pas seulement, hélas ! la foule inculte, mais aussi la foule des intellectuels, dont quelques-uns font figure de sommets.

Les traditions de tous les peuples sont d'accord pour affirmer que les ères de la « civilisation », les âges de fer, de bronze et d'argent, ont été précédées d'une ère merveilleuse, l'âge d'or. En face de ce chœur imposant, une seule voix s'élève, celle, autoritaire, des savants darwinistes, qui remplacent l'âge d'or, où, selon Hésiode, les hommes « vivaient comme des dieux, doués d'un esprit tranquille », par l'âge du quadrumane, notre acrobatique ancêtre. A l'orgueil de parvenue de cette science j'ai la faiblesse de préférer la simplicité des traditions antiques.

Il fut donc un temps où l'homme, dont la forme était fille de la forme angélique, vivait dans la nature, mais comme un dieu. Ses attitudes, ses gestes, sa voix étaient d'une majesté divine. L'égoïsme du désir ne l'avait pas encore souillé — ni torturé. Sa parole, alors, était créatrice ; et, lorsqu'il avait, dans le silence de son âme, communiqué avec la Divinité, les paroles qui sortaient de sa bouche étaient des hymnes vivants et rayonnaient comme des anges. Pour exprimer la vie dont il débordait, qu'eût-il fait alors de machines ? Vous figurez-vous Adam, le grand Adam dénombrant et nommant les choses et conversant avec Raphaël, vous le figurez-vous jouant du violon ou mettant en marche un phonographe ? Il n'avait même pas besoin de savoir écrire. Ecrire quoi ? Conserver ses propres paroles ? Mais écrit-on les battements de son cœur ? En communion avec le Verbe, certain de pouvoir, à tout moment, chanter un chant sans précédent, toujours *original* parce qu'issu de la source *originelle*, l'homme pouvait laisser ses paroles s'en retourner vers cette source. Alors, il ne pouvait rien perdre.

« ... L'art, la science et la religion étaient pour ainsi dire partie intégrante de son être. En cette époque paradisiaque, tout désir était un désir de beauté, toute vie était baignée de vérité, tout acte était un acte de bonté. La religion, la science et l'art ne naquirent vraiment que le jour où le moi personnel s'affirma indépendant du Moi cosmique représenté jusque-là par les dieux. Les êtres supérieurs à l'homme disparurent du champ de son regard, plein des seules visions de la Terre, et il dut dès lors se contenter de souvenirs. Il ne resta des dieux que des images fabuleuses qui servirent aux peuples d'idées directrices, bientôt réduites,

(1) *Essais sur la Vie et la Mort, — la Religion, la Science et l'Art.*

(1) *Essais sur la Vie et la Mort, — Du Progrès.*

hélas! à la taille des passions humaines. Religion, science, art, sont des souvenirs, — d'abord graduellement effacés de la mémoire des hommes, puis peu à peu ranimés par le génie de certains hommes exceptionnels, — des souvenirs de l'ancienne communion avec les dieux. » (1)

L'écriture fut un des premiers signes de la déchéance humaine; et, avec elle, les instruments de musique; et puis toutes les machines qui, moins nobles, parurent plus tard. La pensée s'est matérialisée, s'est cristallisée. Avides, car devenus pauvres, les hommes se sont efforcés de fixer leurs trésors; de là les symboles et les textes. Affaiblis, rongés par les maladies nées des monstrueux accouplements de leurs désirs, ils ont fait ce qu'ils ont pu pour remplacer leurs forces amoindries. Ils ont construit des outils, des armes, des machines. Mais plus ils en ont inventé, plus ils les ont perfectionnés, plus leur force réelle a décliné. Quoi de plus lamentable, de plus chétif que l'homme civilisé moderne? Supprimez-lui ses machines, que serait-il? Qu'est-il *par lui-même*? Le moindre fauve en liberté a raison de lui lorsqu'il est désarmé. Pourquoi un fils de la nature respecterait-il ce roi déchu, cette caricature d'un dieu, cet « intellectuel », qui n'est fort que le fusil ou le fouet à la main et qui lui-même a des dompteurs, ses désirs? La bête ne s'incline que devant l'homme primitif, Adam, ou l'homme régénéré, Daniel.

*

La « progression », depuis une vingtaine d'années, force l'allure et, depuis la fin de la guerre, a quelque chose d'un cataclysme. La machine, décidément, triomphe, aux dépens de l'homme qui l'a engendrée. D'autre part, de même qu'il est des pseudo-penseurs qui rêvent de faire de tous les hommes de beaux zéros interchangeables dans les rouages de la société, de même il est des esthètes qui rêvent de « déshumaniser » les arts, avec, naturellement, la complicité des machines. Après cela, la stérilité étant devenue totale et complète, il n'y aura plus qu'à baisser le rideau, — le rideau de pluie du déluge ou le rideau de feu de la foudre, — sur la scène du monde, vide.

Mais soyons sérieux; il n'y a pas de quoi rire.

Si l'on veut aujourd'hui « déshumaniser » les arts, c'est parce que, sous l'influence des théories matérialistes, on a cessé de considérer l'homme comme le milieu de l'univers, comme l'être dont le moi est en équilibre, — d'ailleurs instable, — entre toutes les puissances, célestes et infernales, de la vie. L'homme n'est plus qu'une forme assemblée par le hasard, — ce si commode démiurge des ignorants et des demi-savants, — une quelconque formule possible, sans lien avec les autres aspects de l'être ni avec l'Être. En conséquence, pour construire une œuvre qui ne dépende pas du moment de sa conception, il importe de la fonder en dehors de l'homme, — au risque de se casser le cou.

Mais, l'erreur ayant toujours deux faces, — elle est excès ou défaut, de part et d'autre de la vérité une, — l'intellectualisme matérialiste a donné naissance à un autre idéal, pendant du premier, celui qui veut réduire l'art à l'homme purement terrestre. Dans un excellent essai paru ici-même l'an dernier (2), M. Raymond Petit a critiqué ainsi cette tendance, en se plaçant sur le ter-

(1) *Essai sur la Philosophie de Victor Hugo.*

(2) *La Musique et l'Univers spirituel*, dans le *Méneestrel* du 18 mars 1927, à la page 117.

rain de la musique : « Si l'on veut faire une musique a-humaine sans tenir compte du divin, l'on risque de tomber facilement dans le domaine de l'infra-humain. Et à mon avis bien des musiques d'aujourd'hui n'évitent pas cet écueil. Oui, dans l'âme de l'homme vivent des forces universelles. M. Jean Cocteau pouvait reprocher à Wagner de faire l'homme se perdre dans l'Univers; il réclamait, par opposition au wagnérisme, une musique « à mesure d'homme ». C'est qu'il ne sentait pas que la mesure véritable de l'homme, c'est l'Univers entier. » L'on ne saurait mieux dire. La philosophie des *Védas* désigne souvent Brahma sous le nom d'Homme (1); et la *Genèse* affirme : Élohim a fait l'homme à son image. Élohim, c'est la synthèse de toutes les puissances créatrices. L'homme les recèle donc en lui. Les planètes, le Soleil, et Sirius, et Arcturus, et toutes les étoiles, ne sont que des reflets d'Élohim sur le voile de la grande Vierge; les astres véritables, l'homme les porte dans son âme; il les y retrouvera lorsqu'il se sera affranchi de la tyrannie de ses désirs et de ses machines, leurs complices, et aura cherché en lui-même le centre de toute vie et de toute force.

Certes, on peut admirer la ligne d'un pare-brise, mais, dirait Platon, c'est admirer un objet d'un degré plus éloigné de la vérité qu'un coucher de soleil. C'est pourquoi la durée de l'idée pare-brise pourrait bien être moindre que celle de l'idée coucher de soleil; c'est pourquoi l'art qui se fonde sur le machinisme pourrait bien avoir moins d'avenir que ses servants ne le proclament; c'est pourquoi enfin l'artiste véritable, qui cherche à réveiller la vie profonde dans la chambre intime de son cœur, n'aura point honte, sachant que ces divinités sont les protectrices des arts, de descendre d'automobile pour aller contempler la Lune et, dans le crépuscule du soir ou du matin, Vénus, l'éblouissante.

Jacques HEUGEL.

~~~~~

## LA SEMAINE DRAMATIQUE

Odéon. — *Le Jeu de l'Amour et de la Mort*, pièce de M. Romain ROLLAND. — *Le Bocal vert*, pièce en deux actes de M. Paul VIALAR.

*Le Jeu de l'Amour et de la Mort* fait partie du vaste cycle d'ouvrages dramatiques que M. Romain Rolland compte consacrer à l'époque de la Révolution. Sans chercher à faire œuvre d'historien, il édifie cette « Iliade du peuple de France » moins pour écrire le drame héroïque d'un cyclone du peuple où les monstres se mêlent aux demi-dieux, que pour « tenter l'épreuve des puissances et des limites de la vie ». L'histoire de l'épopée révolutionnaire n'est en effet pour lui qu'un conflit de passions que dominent les grandes forces de la Nature, aux réincarnations constamment renouvelées; elle n'est qu'une occasion d'évoquer des types humains indépendants d'une époque et dont la signification reste éternelle. C'est la raison profonde de la force singulière, de l'émotion poignante qui émanent de ces drames.

Ce long acte, qui paraît d'ailleurs court, se déroule chez Jérôme de Courvoisier, homme de science et philosophe, membre de la Convention, en lequel l'auteur semble avoir condensé les personnalités de Lavoisier et de Condorcet. En l'absence du maître, une petite société se trouve réunie, au sortir du terrible hiver de 1793 : deux jeunes filles, une jeune femme, un officier,

(1) Voir les *Oupanishads*, *passim*.